

Jeux de masques au Trianon

Ce soir, Monsieur, frère de Louis XIV, offrait un souper au Trianon de son palais de Saint-Cloud. Il fallait profiter du beau temps pour que cette soirée fût aussi une fête champêtre.

Au son des violons et des hautbois, les invités se délectaient des collations préparées sur de grandes tables dans des assiettes d'argent, rivalisant d'éclat avec la délicate porcelaine blanche et bleue issue de la manufacture locale protégée par le duc d'Orléans. Après ceci, on danserait bien sûr, et les farandoles s'étireraient jusqu'au parterre de Vénus virevoltant entre les huit compositions de broderie végétale.

Isabelle contemplait ces prestigieux convives, à la fois admirative et insouciante, mais n'enviait pas véritablement les marquises en robe de satin parées des bijoux les plus étincelants. Elle ne se pâmait pas davantage quand les marquis en habit de velours et perruque poudrée passaient devant elle en parlant fort et en laissant un sillage de muguet et de violette. Isabelle se trouvait encore à l'âge béni où le jeu représente l'essentiel de l'existence et où rien n'a vraiment d'importance. Épisodes charmants de la vie où l'on ne connaît pas encore les humiliations, les déceptions,

les trahisons et les chagrins. De tempérament à la fois joyeux et frondeur, elle se refusait à envisager que des nuages obscurs puissent un jour voiler le soleil de ses vertes années.

Ayant perdu ses parents très jeune, Isabelle avait été élevée par son grand-père. Dans sa famille, on était fontainier depuis des générations. Depuis les origines du domaine, oserait-on dire, puisque les ancêtres se trouvaient déjà sur les lieux avec les célèbres Francine à l'époque où le somptueux palais de Monsieur appartenait encore à l'archevêque de Gondi. Cette caste conserva la toute-puissance sur le réseau hydraulique du parc de Saint-Cloud, avec la lourde responsabilité de trouver l'eau, de l'acheminer, puis de l'utiliser de belle façon. De quoi remplir assurément plusieurs décennies de labeur opiniâtre !

Saint-Cloud vécut son apothéose, et avec lui l'univers de ses fontainiers, lorsque Louis XIV fit don du château à son frère Philippe, l'éloignant ainsi fort habilement des affaires politiques et des champs de bataille sur lesquels il s'était montré trop brillant.

Par dépit et pour pallier son oisiveté, le duc d'Orléans partagea alors son existence entre ses mignons et son palais, auquel il se consacra passionnément, affinant son immense sensibilité artistique, s'entourant de collaborateurs de qualité et transformant le site en une merveille incomparable qui suscita la jalousie du monarque ! Les jardins furent sa fierté, les cascades son enfant chéri ! De ces terrasses que la dénivellation constante rendait si difficiles à toute création, il fit, grâce à Le Nôtre, un chef-d'œuvre inégalé.

Le palais, d'un agencement nouveau, surprenant, d'une configuration particulière, devint un ensemble magnifique, valant largement Versailles dans un style moins pompeux.

Isabelle gardait l'impression que le parc lui appartenait un peu. Si la fine fleur de la noblesse française s'y promenait volontiers dans la journée, s'y attardant parfois bien tard dans la nuit, quand les lustres aux pendeloques de cristal s'éteignaient dans la « Maison des délices », Saint-Cloud redevenait son bien, telle une maîtresse volage qui se serait laissé séduire par le leurre des fastes et de la volupté, pour ensuite revenir sagement chez elle. Isabelle retrouvait alors « ses » bassins et « ses » allées bordées de charmillles. Au cœur de la nuit étoilée, les cascades elles-mêmes lui faisaient un clin d'œil, semblant chuchoter : nous voici tranquilles dans le calme retrouvé.

Quand le père d'Isabelle mourut de façon accidentelle, en glissant du regard d'une canalisation, Monsieur s'en montra fort affecté et promit de verser pension à l'enfant, de subvenir à ses besoins. C'est pourquoi Isabelle ne connut jamais le dénuement, s'épanouissant parmi les fontaines et les bassins, au rythme d'un vocabulaire très particulier évoquant les moulages à la louche, le plomb en fusion, les corrois d'argile et les réservoirs. Elle se savait infailible sur la façon de régler les ajustages pour produire l'effet souhaité. Et, à vrai dire, ce sujet l'intéressait beaucoup plus que les mouches et les dentelles.

Son grand-père semblait bien affairé en cette douce soirée de juin, car Monsieur entendait que tous les jets du parterre de Vénus se réveillassent en même temps, à 7 heures précises. Les quatre bassins des extrémités et celui du centre devaient donc, par un unique tour de clef, se transformer en une féerie aquatique.

Tout se passa admirablement bien, et maintenant son grand-père pouvait, en toute quiétude, pousser un « ouf » de soulagement. Un sourire illuminait son

visage buriné sur lequel les injures du temps ciselaient de profonds sillons. Bien qu'il possédât son art à la perfection, à chaque fois l'appréhension le tenaillait. La responsabilité demeurait bien lourde, car il n'ignorait point que l'eau constituait le nerf vital des jardins et l'apothéose des soirées festives. Semblable en ceci à son auguste frère versaillais, Monsieur exigeait toujours davantage, repoussant sempiternellement les limites du possible. Il s'enthousiasmait comme un jeune homme devant ses chères cascades et arborait la même fierté en les faisant découvrir à ses hôtes. Quand il s'agissait d'un ambassadeur, d'un prince du sang ou du roi lui-même, il n'aurait pas fallu perturber ce déclenchement magique !

Par un simple geste, on ouvrait la vanne, on libérait un débit préalablement réglé et le miracle s'accomplissait : la féerie des eaux commençait ! Mais l'auteur de ce tour de magie tremblait constamment : un petit défaut technique, un mauvais fonctionnement et le rêve tournait au cauchemar ! Quel déshonneur pour le dernier représentant de cette belle lignée !

Tout heureux, le vieil homme passa la main dans la chevelure de la fillette où dansaient des reflets de soleil :

— Notre travail est quasiment terminé. Dans une heure, il faudra fermer les vannes et ensuite nous pourrons aller dormir. Veux-tu t'amuser un peu, ma chérie ? Aller manger des petits choux ou des confitures ?

Isabelle hésita, n'ayant pas vraiment faim : elle avait déjà généreusement pioché dans les petits choux en début de soirée et caressait en vérité d'autres projets beaucoup moins avouables. Quand son grand-père lui permit de se distraire « sagement » en lui donnant rendez-vous dans une heure pour la fermeture des eaux, elle se retint pour ne pas crier de joie.

Après s'être assurée qu'elle se trouvait désormais bien seule, Isabelle s'empressa de quitter le parterre de Vénus. Passant sans lui jeter un regard devant la statue de la déesse sortant des eaux sur son char de coquillage, elle longea le mur en forme de fer à cheval ceinturant le pavillon.

La fillette ne se dirigea pas vers la fameuse allée du Mail, beaucoup trop fréquentée les soirs de souper au Trianon, théâtre d'un va-et-vient constant de chaises, de calèches légères et de carrosses venant déposer ou rechercher les joyeux commensaux. Elle emprunta donc l'allée située en contrebas, et sa frêle silhouette se confondit avec l'ombre des bougainvilliers et des bosquets plus denses. Parvenue à un endroit précis qu'elle paraissait fort bien connaître, elle siffla trois fois de façon aussi peu distinguée que féminine. Après quelques minutes d'attente dans un silence profond, seulement troublé par le son des violons que l'on percevait dans le lointain, une forme, puis deux, puis trois, sortirent du sous-bois. Ils se saluèrent d'un geste de connivence et le plus jeune des garçonnets déposa à terre un lourd sac de jute. Aussitôt, ce fut la ruée : des écharpes, des chemises de lin rapiécées, des culottes élimées et beaucoup trop larges. Qu'importe ! Dans cette caverne au trésor ambulante, les enfants puisaient leur bonheur avec frénésie. Isabelle enfila une culotte qu'elle retint autour de sa taille avec une cordelette, réajustant de la même façon la chemise qui lui tombait jusqu'aux genoux. Elle noua un foulard autour de sa tête pour dissimuler ses cheveux, et un autre morceau d'étoffe troué fit office de masque. Elle tâtonna enfin jusqu'au fond du sac et en ressortit un petit sabre de bois. Enfin prête ! Isabelle, le chef des pirates, pouvait partir en expédition ! Ces folles équipées, loin des réprimandes des aînés, se terminaient généralement

en escalade des rochers joutant les cascades ou en acrobaties dans les échelles servant à descendre dans les regards pour vérifier l'état des canalisations. Son grand-père détenait tous les plans. Elle les connaissait par cœur ! Elle seule savait que sous les allées du parc s'acheminait un véritable labyrinthe de tuyaux, partant des bois de Fosse-Repose et du réservoir de Ville-d'Avray jusqu'aux bassins de Son Altesse Royale. Quel extraordinaire, quel extravagant terrain de jeu pour de jeunes aventuriers avides d'actions épiques !

Isabelle régnait en chef incontesté sur une armée en herbe, composée de fils de fontainiers travaillant sous les ordres de son grand-père, mais aussi de petits jardiniers ou de garçons d'écurie. Rien de bien reluisant assurément, mais tout ce petit monde, admiratif et soumis, s'exécutait sans rechigner. Isabelle leur en imposait autant par son savoir que par son minois ravissant, ce qui ne l'empêchait nullement de se faire respecter lorsque le besoin s'en faisait sentir !

Où donc irait-on ce soir ? Pas trop loin, car il fallait être de retour dans une heure. Les cascades ? Trop risqué un soir de bal. Restaient les bosquets du bas jardin ou les environs du Trianon.

La petite troupe composée d'Isabelle et de ses « hommes de main » s'engagea donc avec mille précautions dans l'allée en déclivité. Ils progressèrent ainsi en silence, sans trop savoir ce qu'ils espéraient trouver, lorsqu'ils entendirent des rires étouffés. Isabelle fit signe à ses compagnons de s'arrêter et, sabre de bois en main, s'avança tel un chat guettant une souris. Sur un banc de pierre, bien cachés par la végétation, deux gentilshommes masqués, l'un de rouge, l'autre de vert, s'égayaient fort librement avec une femme qui ne semblait plus toute jeune. Écartant une branche rebelle pour mieux discerner la scène, Isabelle observa

les deux galants. Eux, en revanche, paraissaient très jeunes, âgés à peine d'une quinzaine d'années. Elle fut frappée par leur beauté ainsi que par la richesse de leurs atours, les galons et les pierreries de leurs justaucorps de brocart. Elle pensa tout d'abord qu'ils tenaient compagnie à leur mère, mais lorsque le masque vert plongea la main dans son décolleté provocant, Isabelle ne put retenir un « ooh ! » scandalisé. Elle écarquilla les yeux quand le masque rouge, sans paraître se soucier de l'attitude de son compagnon, embrassa la belle sur la bouche et la renversa sur le banc de pierre avec la délicatesse d'un soudard. Celle-ci n'en gloussa pas moins de plaisir, continuant à embrasser le rouge tout en caressant le vert. Cette fois, Isabelle, sincèrement outrée, s'indigna : « Oh, les cochons ! » Trois « chuuut ! » lui firent écho. Trop tard ! Le masque vert se redressa et scruta les alentours avec circonspection. Isabelle n'avait plus désormais qu'un souhait : détaier le plus vite possible pour se soustraire à cette scène écœurante ! Mais ses pirates, eux, appréciaient !

— On les attaque ?

— Vous êtes fous ! Il faut partir !

— Tu as peur ? Si tu as peur, tu ne seras plus notre chef ! On le dira aux autres !

— Ce n'est pas cela...

— Alors, on attaque !

Comment hésiter encore, au prix de son prestige ? D'ailleurs, les trois libertins, alertés par leurs chuchotements allant crescendo, venaient de se redresser vivement. La femme rabattit sa jupe avec précipitation, le masque vert referma nonchalamment le bouton d'une culotte ayant été malmenée, et le rouge s'avança prudemment dans la direction des voix tout en réajustant sa perruque. Alors, Isabelle bondit résolument :

— Holà, jolis seigneurs ! La bourse ou la vie ?